

**Martine Béland**  
**MÉGAPTÈRE**  
Montréal, Leméac, coll. « L'inconvénient », 2023, 84 p.

Hans-Jürgen Greif  
Université Laval

Par une vague de chaleur exceptionnelle, le 30 mai 2020, après le premier confinement, une baleine à bosse (aussi appelée rorqual ou mégaptère<sup>1</sup>) plutôt jeune remonte l'estuaire du Saint-Laurent. Après avoir été acclamée à Québec, elle migre à Montréal où elle fait sensation. On la photographie, on lui accorderait volontiers la place de nouvelle mascotte de la métropole. Quelques kilomètres plus loin, à Saint-Lambert, la mère de l'auteure, gravement malade, n'a d'yeux que pour son jardin et les images télévisées du mammifère marin. Pour Martine Béland, les cétacés sont de vieilles connaissances qu'elle a observées autrefois au large de Tadoussac pendant les étés de son enfance, en compagnie de son père. Aux questions de la mère, elle ne trouve pas de réponses : « Pourquoi la baleine s'est-elle aventurée dans l'eau douce, maintenant ? De quoi se nourrira-t-elle ? Les grands navires et leur bruit, comment évitera-t-elle ces dangers ? »

« Il a fallu l'arrivée d'une baleine en face de La Ronde pour que ma mère prenne conscience du caractère inéluctable de la mort. [...] Ma mère et le mégaptère ne se sont jamais remis de leur rencontre. Le 1<sup>er</sup> juin, ma mère quittait la maison qu'elle avait tant aimée pour intégrer une chambre à la résidence de soins palliatifs Source bleue, à Boucherville. [...] Tôt le 9 juin, la baleine a été retrouvée morte, à Varennes. À moins de quinze kilomètres de là, la veille au matin, ma mère était décédée. » Un an plus tard, le père, Martine et son fils (il a huit ans) font une excursion au large de

---

<sup>1</sup> Du grec *megaptera*, composé de *mega* (grand) et *pteron* (aile, nageoire) : « baleine à grandes ailes ».

la côte acadienne en Nouvelle-Écosse pour observer les baleines. Après une longue attente, un mégaptère fait surface. L'enfant s'écrie : « Tu l'as trouvée, maman ! » Pour elle, c'est davantage : « Oui, j'ai trouvé maman. Elle n'est plus seule, elle n'est plus malade ; elle a enfin quitté les banlieues et trouvé la mer. [...] Loin de la voie maritime du Saint-Laurent, de la métropole. De moi. »

Le chapitre suivant, « À l'ombre de Taschereau », nous ramène à Montréal, à l'institut d'oncologie, à la salle de l'if du Pacifique. Là, les patients reçoivent par voie intraveineuse la sève de l'arbre, soit du paclitaxel, soit du docétaxel, utilisés dans le traitement des cancers (poumon, sein, prostate, estomac, ovaires<sup>2</sup>). Dans le local réservé aux malades, Martine préfère, comme sa mère (dont elle tait le nom tout au long du texte), regarder par la fenêtre de l'Hôpital Charles-Le Moyne, à Longueuil. Sous ses yeux s'étend le boulevard Taschereau, la « plus hideuse artère de la province », pour reprendre le commentaire du journaliste François Cardinal<sup>3</sup>. Quant aux cancéreux, déconfits, apeurés, la mère évite « le regard éteint de ceux qui ne voient plus l'extérieur ». Depuis toujours, elle n'aime pas être observée ; le soir venu, elle fermait les rideaux des fenêtres de sa belle maison ancestrale, datant de 1840, à Saint-Michel-de-Bellechasse. Même si cette maison était le lieu de prédilection de sa fille, elle était habitée par « quelque chose d'insaisissable entre ces murs, un non-dit, une mémoire pas si enfouie, qui se soulevait à notre passage, et qui flottait... »

Pour l'essentiel, la suite du récit est la recherche de l'identité de cette femme de peu de mots, discrète, difficile d'accès, qui laisse percer à l'occasion sa passion pour le fleuve Saint-Laurent, les arbres, les oiseaux. Patiemment, intelligemment, avec beaucoup de tact, sa fille parvient à cerner cette personnalité mystérieuse (sans toucher toutefois au « noyau dur » de son existence) en utilisant la métaphore de la

---

<sup>2</sup> Depuis, des chercheurs français ont synthétisé une substance voisine, le taxotère, à partir des feuilles de l'if européen. L'extrait des feuilles empêche ou ralentit la multiplication des cellules cancéreuses.

<sup>3</sup> Voir « Que faire de Taschereau ? » dans *La Presse*, 28 avril 2011 :

<https://www.lapresse.ca/debats/editoriaux/francois-cardinal/201104/27/01-4393962-que-faire-de-taschereau.php>

*catalogne*. Dans leurs conversations, sa grand-mère et sa mère tissaient un textile invisible, enveloppant tant la maison que les membres de la famille puisque « [ce lieu] cachait les drames ordinaires de ce qui fut leur quotidien pendant des décennies ». Une famille pas comme les autres, du grand-père maternel, pilote sur le fleuve Saint-Laurent, à la grand-mère, une talentueuse mezzo qui a chanté une seule fois *Carmen* au Capitole dans les années 1930.

La catalogne livre d'autres indices. Martine scrute les photos d'enfance de sa mère, dans les années 1950 et 1960 : regards sérieux, voire sévères, une observatrice attentive. Quand elle s'évade de la belle maison ancestrale, elle tient un journal intime dans lequel elle consigne la violence du grand-père et sa peur du feu. Dans sa solitude, elle s'invente des correspondantes, d'abord une Annie, plus tard une Éva Thomas dont elle suit dans ses poèmes « les amours et le destin ». Quand elle quittera la maison de Bellechasse, l'écriture se tarira, Martine n'en connaîtra jamais la raison. Sa mère n'a pas pu, ou voulu, lui parler de son imaginaire, préférant se taire. Inconsciemment, elle avait décidé « de cesser d'écrire – pour ne pas avoir à dire », car « le théâtre des drames familiaux » est derrière elle. Après son décès, les catalognes, dont chacune constitue « un chaos ordonné », ont trouvé leur nouveau domicile dans la maison de l'auteure, sur la rive de la baie Sainte-Marie en Nouvelle-Écosse, avec les meubles de sa mère et de sa grand-mère. Martine aime sa nouvelle maison, mais elle n'est plus un nid ni un havre, au contraire : elle est le « caprice de ses habitants », instable, livrée aux vents, le contraire de celle de Saint-Michel, où la mère excluait le monde en tirant les rideaux.

Se promenant à l'aube sur le seul trottoir du village avant de se rendre au travail, Martine se rappelle une photographie du cimetière de Sainte-Luce-sur-Mer, où le gris domine. Ce cliché, reflet de l'hiver québécois froid et tenace, est à l'opposé du début de printemps en Nouvelle-Écosse. Sur les bords de la baie Sainte-Marie, tôt le matin, elle rencontre Omer Blinn, notable de ce coin francophone néo-écossais. Né en 1936,

il a enseigné les sciences commerciales jusqu'à la laïcisation de l'Université Sainte-Anne en 1971, pour y occuper ensuite le poste de vice-recteur jusqu'à sa retraite, en 1994. Personnage attachant et communicatif, il s'arrête dans la bise et montre du doigt une pierre tombale neuve dans le cimetière local devant eux. Il laisse tomber, sourire en coin : « Je ne voulais pas que les autres aient à s'en occuper [pour sa femme et lui]. Bernadette va devoir m'aider à me réchauffer ! »

Martine connaît bien les cimetières. Pendant les premiers mois de la pandémie, elle et son fils ont souvent visité le cimetière Notre-Dame-des-Neiges et celui du Mont-Royal. Sous prétexte de lui faire admirer les arbres et les bosquets en fleurs, elle se préparait à la mort de sa mère qu'elle accompagnait depuis deux ans à ses séances pour y recevoir les bienfaits des ifs du Pacifique. Elle pense aussi à ce minuscule cimetière au milieu d'un vaste champ à Fitch Bay, en Estrie, propriété achetée par son père il y a trente ans. Au centre, un groupe de grands érables et plusieurs pierres tombales renversées, datant du début du dix-neuvième siècle. Toutes les inscriptions portent le nom de la famille Bodwell, sauf une, Hannah Catlin, née en 1800 à Litchfield, Connecticut, morte en 1835. Qui était-elle ? Pourquoi a-t-elle été inhumée ici ? D'après les archives de Litchfield, Hannah a fait une chute mortelle de la diligence, partie de Montréal. Pour rendre honneur au legs des Bodwell, le père de Martine a fait dégager le sol, il a relevé les pierres, une fois nettoyées. La famille Béland y a souvent organisé des pique-niques.

Sans le vouloir, de son côté, sa mère lui a légué un autre héritage : la baie Sainte-Marie, avec ses plages, la belle maison datant de 1903, la musique de la mer dans cette nouvelle vie. Là, elle retrouve la présence de sa mère qui se fait palpable avec ses meubles et ceux de sa grand-mère maternelle, mais aussi dans les traces d'objets que Martine trouve sur la plage. Elle leur a ouvert sa porte : « Car la mort est partout : il vaut mieux l'appivoiser. Elle est dans le tissu même des choses, elle irrigue, elle

nourrit – elle permet à la vie d’aller de l’avant. La mort, on ne le dit pas assez, est une bâtisseuse. Mais où est l’architecte ? »

Martine sait à quel point sa vie l’a aidée à se préparer à la disparition de sa mère, souffrante depuis si longtemps. Cette dernière n’a laissé aucune autre instruction quant à sa sépulture que celle d’être enterrée dans le caveau de sa famille. Femme silencieuse, elle n’a pas formulé ces « mots importants et doux, de ceux qu’une mère dit à sa petite fille ». Ayant toujours repoussé la mort, elle n’a pas pu ni voulu lui faire ses adieux. Pour elle, la Camarde a été « une de ces pensées furtives que l’on écarte aussitôt qu’elles se présentent » – et pourtant, elle croyait qu’elle allait accéder, le moment venu, à « un autre stade d’existence ». Pour l’auteure, sa mère est partie comme « un grand mégaptère vers sa dernière migration au fond de l’océan ». Mais elle est « aussi un peu partout où je vais et je vis ».

Dans ces pages rédigées dans une langue élégante et fluide, marquées par un humanisme qui ne se dément jamais, l’auteure nous fait entrevoir un travail de deuil comme on en voit rarement. Dans son récit, elle tisse à son tour l’image de sa mère, elle écarte délicatement couche après couche ses nimbes en apparence impénétrables que cette dernière s’est construits, prenant en compte son penchant naturel pour la mélancolie, tout en respectant l’essence même de la disparue. Ce livre, trompeur dans sa simplicité, resitue l’être dans le grand ensemble de la Nature de laquelle il est issu. Si Martine Béland est loin de brosser un tableau idéalisant de la défunte, elle s’efforce au contraire de restituer la figure de sa mère dans les vicissitudes de son temps et de la vie qui s’y déroulait selon des règles, tombées depuis en désuétude. Au lieu d’émettre des hypothèses, l’écrivaine se tient à ce qui lui reste de la mère, aimée et admirée. Elle creuse là où le sujet s’y prête, s’arrête quand elle risque de s’avancer trop loin. En Nouvelle-Écosse, les liens entre mère et fille font partie d’un tissu dont la trame réunit deux portraits, celui de la mère, inachevé, et la figure de sa fille, discrète sur son existence, alors que le lecteur devine les drames qui ont éclaté dans

une famille au destin particulier. L'œuvre que voici vous occupera, je l'espère, encore longtemps après en avoir terminé la lecture.